

Essai

Gérald Baril, Gaétan Bélanger, Françoise Belu, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Andréanne R. Gagné, Patrick Guay, Yves Laberge, François Lavallée et Pierre Rajotte

Numéro 150, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88062ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Bélanger, G., Belu, F., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Gagné, A., Guay, P., Laberge, Y., Lavallée, F. & Rajotte, P. (2018). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (150), 54–59.

Ayelet Tsabari

UN COIN DE PARADIS

Trad. de l'anglais par Richard Dubois

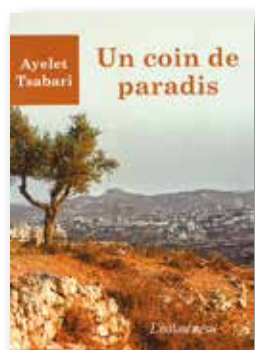
L'instant même, Québec, 2017, 251 p. ; 27,95 \$

Pierre Anctil

HISTOIRE DES JUIFS DU QUÉBEC

Boréal, Montréal, 2017, 454 p. ; 32,95 \$

À première vue, le lien entre les émouvantes nouvelles d'Ayelet Tsabari, Israélo-Yéménite et néo-Torontoise, et la savante histoire des Juifs québécois de Pierre Anctil ne saute pas aux yeux. Et pourtant.



Si Tsabari se réclame avec sensibilité de sa double appartenance juive et arabe, l'historien conclut quant à lui qu'on peut être à la fois Juif et Québécois. Tous deux défendent la multiplicité des origines, cette grande richesse que possèdent les humains de ne pas être restreints à une seule et unique affiliation. Un vent de fraîcheur souffle.

Née à Tel Aviv d'une famille originaire du Yémen, Ayelet

Tsabari renouvelle avec brio les récits sur l'immigration récente en terre juive. En une dizaine de nouvelles habilement tournées et fort bien traduites par Richard Dubois, *Un coin de paradis* dévoile autant l'univers méconnu des nouveaux arrivants en Israël que celui tout aussi ignoré des recrues des deux sexes de son armée.

Tsabari lève le voile sur les Mizrahi, les descendants des communautés juives du Moyen-Orient, et sur les différentes classes sociales d'Israël. Méprisés et humiliés par les Ashkénazes de l'Europe de l'Est, les Mizrahi se rapprochent des Sépharades issus de la péninsule ibérique. « – Mes grands-parents sont yéménites, on est donc un peu des Arabes, des Juifs arabes. [...] – Impossible. [...] – Mais ça ne t'empêche pas d'être une Juive du Bélarus. Pourquoi n'y aurait-il pas des Juifs arabes ? »

Que ce soit en évoquant la trappe à touristes que sont les plages de Tel Aviv, les ruelles de l'historique Jérusalem ou les avant-postes militaires d'un pays sans cesse en guerre, l'écrivaine a le talent de rendre vivants les lieux qu'elle décrit, en les faisant vibrer aux mélodies et aux odeurs tout orientales.

Ses textes suscitent mille émotions, tout en nous plongeant en pleine réalité. Hippie consommateur de pot, adolescente

délurée et sexy, femme enceinte, Juif orthodoxe, jeune macho ou vieil amant, la galerie des personnages de Tsabari permet de saisir les multiples facettes de ce pays de contrastes, où rôde la mort et où l'expulsion des immigrés illégaux peut arriver n'importe où et n'importe quand, que leur peau soit blanche ou noire. « Chaque descente de police dans le quartier marquait la fin de la récréation : tout le monde se mettait en file pour montrer passeports et visas. »

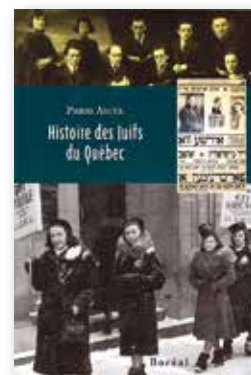
Pas étonnant qu'*Un coin de paradis* d'Ayelet Tsabari ait reçu en 2015 le prix Sami-Rohr de littérature juive, remis par le Jewish Book Council, et en 2016, le prix Edward-Lewis-Wallant de fiction juive, de l'Université de Hartford.

En quelque 500 pages, l'historien Pierre Anctil présente l'*Histoire des Juifs du Québec*, et plus particulièrement, puisqu'ils y sont très majoritairement installés, l'histoire des Juifs de Montréal.

S'appuyant sur une riche documentation, l'essai parle des « personnes d'origine juive dans la société québécoise en tant que porteurs d'une identité et d'une culture minoritaire ». Le sujet passionne Anctil, qui s'intéresse à l'évolution historique des communautés juives et qui, doit-on le rappeler, parle couramment le yiddish et l'hébreu. En 2015, l'auteur a par ailleurs reçu le Prix d'excellence Louis-Rosenberg de l'Association d'études juives canadiennes.

Les premiers Juifs seraient arrivés au Québec sous le Régime français : « [...] c'est de la communauté sépharade bordelaise qu'est venue l'évanescence juive en Amérique septentrionale ». En fonction des pogroms et autres horreurs commises au fil des temps, dont la Shoah demeure le point culminant, déferlent à Montréal siècle après siècle les Sépharades de la Méditerranée et les Ashkénazes de l'Europe de l'Est, dont font partie les très pieux hassidim.

Anctil revient sur les éléments historiques de cette immigration et décrit sans complaisance son accueil souvent mitigé. De 1627 à aujourd'hui, l'auteur raconte le déroulement de ces arrivées successives. Il en détaille les moments forts, à partir de la création du sionisme, de la déferlante des préjugés racistes de l'Église catholique et du chanoine Lionel Groulx, de l'antisémitisme d'Adrien Arcand, du refoulement en 1939



du paquebot *Saint Louis* et de ses passagers désespérés, de la Deuxième Guerre mondiale et des atrocités hitlériennes, jusqu'à la création et à l'actuelle tension entre la Palestine et Israël. Sans oublier l'impact qu'ont eu la Révolution tranquille, la quête d'indépendance du Québec et l'arrivée massive des Sépharades francophones.

Ancil conclut « qu'il y a un judaïsme québécois et montréalais distinct de tous les autres en Amérique du Nord, et [que] cette originalité émerge avec force du récit historique lui-même ». Il est en effet possible d'être Juif et Québécois, ce qui, comme c'est le cas d'autres minorités qui sont arrivées plus récemment, ne peut que profiter à toute la communauté.

Michèle Bernard



Eric Martin

UN PAYS EN COMMUN

SOCIALISME ET INDÉPENDANCE AU QUÉBEC

Écosociété, Montréal, 2017, 265 p. ; 22 \$

Il est rassurant, je dirais même roboratif, de lire un tel essai sous la plume d'un intellectuel québécois de moins de quarante ans.

Alors que le terme « indépendance » a repris sa place dans le discours sociopolitique au Québec, après des décennies de disgrâce sous le joug de la souveraineté-association, Eric Martin voit de meilleures chances d'avenir pour l'indépendantisme si on le conçoit en lien dialectique avec le socialisme. Définitivement optimiste quant à la probabilité d'accession du Québec au statut d'État-nation, l'essayiste cite en épigraphe la célèbre sentence de Gaston Miron : « [Ç]a ne pourra pas toujours ne pas arriver ».

Dans un bref prologue, Martin expose comment son parcours intellectuel est lié tout autant à des lectures qu'à des expériences sociales personnellement vécues. Nous sommes ici en présence d'un essai au plein sens du terme. Aujourd'hui professeur de philosophie au cégep Édouard-Montpetit, Martin fut d'abord sensibilisé à la question nationale par les écrits de Bourgault et de Guevara. Au printemps 2001, il couvre le Sommet des Amériques pour le journal étudiant de son cégep. Il en revient « transformé à jamais » et son action se nourrit depuis de la « révolte contre l'injustice qui s'est cristallisée à ce moment-là ». Puis, lors d'un voyage en Europe, l'effet du regard distancié lui fait prendre conscience de l'existence au Québec d'une « communauté politique » à laquelle incombent des droits et des devoirs en propre.

L'essayiste commence son exposé par une analyse de la situation, où il évoque les choix auxquels confronte l'échec de la social-démocratie. Démarche démocratique vers le socialisme à son origine, le mouvement a abandonné ses objectifs

socialistes dès les années 1960, pour se laisser entraîner dans la spirale de la croissance sans limite, pourtant incompatible avec une gestion durable des ressources planétaires. Aujourd'hui, selon Martin, « l'effondrement du récit de la 'mondialisation heureuse' nous révèle son caractère utopique et annonce une vague de reterritorialisation, de retour à l'espace et à la souveraineté de l'État national ». Reste à savoir si ce regain d'autonomie des

États se fera dans une perspective collectiviste de plus grande justice sociale ou sous le signe du repli et de la peur de l'autre.

Dans un deuxième temps, le philosophe nous invite à un retour aux sources de l'indépendantisme québécois, notamment à travers les textes d'Hubert Aquin, des fondateurs de la revue *Parti pris*, du Front de libération des femmes du Québec, de Fernand Dumont, de Marcel Rioux et de Pierre Vadeboncoeur. Dans les écrits indépendantistes des années 1960-1970, Martin trouve toute l'inspiration nécessaire pour dépasser la polarisation stérile du débat public actuel entre les identitaires et les inclusifs : « [...] la réactualisation des communautés politiques ne doit pas être comprise comme une fermeture à l'autre, mais doit au contraire servir de point de départ à la construction d'un véritable internationalisme et d'une véritable solidarité entre les peuples pour faire face aux problèmes du siècle ».

Enfin, la troisième partie de l'essai est consacrée à l'exploration de quelques pistes suivant lesquelles « la pensée des années 1960-1970 peut être réarticulée aujourd'hui dans une république indépendante du Québec et un 'socialisme d'ici' ». Ainsi, Martin affirme que le régime canadien, impérial et colonisateur, demeure un « verrou » qui empêche tout projet conséquent de renouveau des structures institutionnelles québécoises pour plus de démocratie et de justice. Il appelle à une « révolution institutionnelle », à un projet politique dans lequel seraient intimement liées la question sociale et la question nationale, ce qui ne serait toutefois pas une raison de voter « non » à un éventuel référendum sur l'indépendance qui serait mené par un parti plus à droite. Se libérer de la domination fédérale serait un progrès, ne serait-ce que pour le nouvel éventail de possibles qui en découlerait.

Comme le dit lui-même son auteur, cet essai n'a rien du manuel d'instructions. Il souffle néanmoins une formidable bouffée d'air sur les braises de l'espoir.

Gérald Baril ►

Textes de Francis Leclerc et photographies de Daniel Guy PIEDS NUS DANS L'AUBE

DU ROMAN AU GRAND ÉCRAN

Fides, Montréal, 2017, 117 p. ; 29,95 \$

Vous avez lu le roman de Félix Leclerc, vous avez vu le film. Voici maintenant l'album sur sa création.



Précisons-le d'entrée de jeu : ce livre intitulé *Pieds nus dans l'aube*. Du roman au grand écran n'est ni le roman illustré, ni un condensé, ni un scénario intégral ; il s'agit du journal de tournage de Francis Leclerc, bellement illustré, faisant écho à l'adaptation sortie en 2017. On peut apprécier cet album sans avoir vu l'œuvre à

l'écran et sans connaître ce classique paru en 1946 et souvent réédité (Fides, 2017). En réalisant *Pieds nus dans l'aube*, le cinéaste médite sur le giron familial par l'intermédiaire de ce garçon de La Tuque qui découvrit un monde de différences et de contrastes en quittant sa maison. La candeur de cet enfant rendait son entourage attachant et insolite, en le magnifiant à l'occasion. Francis Leclerc s'inscrit résolument dans cette continuité intergénérationnelle, potentiellement universelle : « Malgré les années qui séparent nos générations, l'enfance que dépeint mon père dans son roman est sans doute plus proche de la mienne et de celle de mon fils. Mêmes valeurs peut-être, mêmes peurs, mêmes sensibilités, je me retrouve, moi, Francis, dans Félix le personnage du roman autant que je peux voir mon propre fils (Léo) à travers toutes les scènes ».

Plusieurs pages extraites du scénario ici reproduites serviront de modèle aux auteurs voulant un jour devenir scénaristes. La texture – magnifique – des photographies reproduites crée l'illusion que ces scènes furent filmées en 1927, lorsque le héros avait douze ans. Francis Leclerc explique ses choix esthétiques pour son long métrage, ayant décidé de se tourner résolument vers le Beau : « Pour le film, pourquoi ne pas 'embellir' aussi les choses, les événements, comme si nous étions dans la tête de Félix ? » Mieux que les dialogues, cette esthétisation est assurément la meilleure manière de transposer visuellement le lyrisme du texte romanesque, qui ne se réduit pas à une simple succession de situations ; un cinéaste doit aussi transposer le style et l'imaginaire du romancier. En ce sens, Francis Leclerc se situe dans la continuité des réalisateurs ayant une vision ennoblissante, une volonté de créer un univers visuel feutré, caractérisé par la Beauté, et non par la caricature du passé, la violence et la laideur – comme chez tant d'autres réalisateurs

(pensons à la désastreuse télé-série *Les Pays d'en haut*, en 2016). Sans qu'il s'agisse d'influences directes, on sent chez Francis Leclerc la rigueur d'un Luchino Visconti (*Le guépard*) ou d'un Francis Mankiewicz (*Les portes tournantes*) pour la richesse des compositions des plans. Francis Leclerc déclare qu'il voudrait tourner la page, qu'il hésiterait à adapter une autre œuvre de son père. Mais en regardant son beau film et ce livre, on se demande : qui d'autre pourrait le faire aussi respectueusement ? Et avec autant de talent et de nuances ?

Yves Laberge

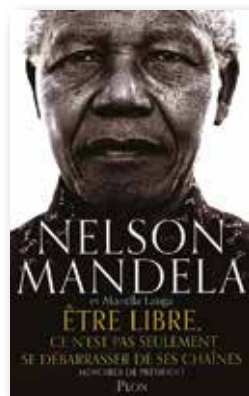
Nelson Mandela et Mandla Langa ÊTRE LIBRE, CE N'EST PAS SEULEMENT SE DÉBARRASSER DE SES CHÂÎNES

MÉMOIRES DE PRÉSIDENT

Trad. de l'anglais par Stéphane Roques

Plon, Paris, 2017, 458 p. ; 34,95 \$

Nelson Mandela : un nom mythique, un personnage qui, à la fin de sa longue vie, était encore courtisé par les plus grands du monde, tous souhaitant être photographiés avec lui, se vanter d'avoir partagé un moment d'intimité avec cet homme de paix.



Libéré de prison en 1990, il est devenu en 1994, à 75 ans, le premier président de l'Afrique du Sud post-apartheid. Mandela n'effectuera, ce fut son propre choix, qu'un seul mandat, tranchant en cela avec la pratique courante des dirigeants du continent africain.

Le titre du livre décrit bien le message politique de Nelson Mandela. Une fois vaincu l'apartheid, ce système de ségrégation favorisant la communauté blanche du pays,

le combat pour faire de l'Afrique du Sud un État fonctionnel, basé sur des principes de bonne gouvernance, traitant tout le monde sur le même pied, donc démocratique, était loin, très loin d'être un pari gagné.

L'ouvrage, pas vraiment une autobiographie de Mandela, mais une hagiographie du personnage écrite par de proches collaborateurs, laissant large place à ses discours publics, souhaite confirmer que, n'eussent été les vertus personnelles du personnage, sa vision fondée sur une ferme volonté d'inclusion, y compris de la minorité blanche, l'Afrique du Sud aurait facilement pu sombrer dans une division permanente, vivoter de fraction en fraction vers une politique discriminante, pire,

selon les mots de Mandela, « dans une guerre raciale et un bain de sang éprouvants ».

Mandela savait, dès sa libération de prison, qu'il fallait impérativement regarder vers le futur, et non être entravé par le passé. Selon lui, la raison devait dominer les tentations extrémistes et la stabilité, devenir le socle du développement socioéconomique du pays.

Lire ce livre, c'est être frappé par l'ampleur des défis auxquels a dû s'attaquer Mandela en ses quelques années de pouvoir : mise en place d'une nouvelle Constitution ; modernisation de la police, de l'armée et de la fonction publique ; adhésion graduelle des chefs traditionnels aux principes de la démocratie et de la société de droit ; lutte contre la corruption, la pauvreté et l'exclusion de grands pans de la population.

Ce qu'il aura le mieux réussi, ce sera la réconciliation, cela en grande partie grâce à sa magnanimité et à son « humanité contagieuse » : « Mandela croyait que la réconciliation et l'union nationale étaient le côté pile d'une pièce dont la reconstruction et le développement seraient le côté face, un résultat auquel on pouvait arriver par « un processus de réciprocité » où chacun « prendrait part – et serait vu prendre part – à la mission de reconstruction et de transformation de notre pays ».

Mandela aura héroïquement contribué à refonder la politique de son pays sur des bases saines et constructives. Hélas, depuis, les dirigeants qui l'ont suivi, et notamment depuis 2009 le corrompu et récemment déchu Jacob Zuma, n'ont pas du tout été à la hauteur de ces nobles idéaux.

Yvan Cliche

Marie-Christine Natta

BAUDELAIRE

Perrin, Paris, 2017, 893 p. ; 49,95 \$

L'occasion s'y prêtait : l'année 2017 marquait le 150^e anniversaire de la mort du poète, critique et essayiste.

N'étant pas du nombre, je laisse aux baudelairiens patentés le soin de juger en spécialistes le monumental ouvrage de Marie-Christine Natta, avec ses 750 pages de texte bien serré, ses 90 pages de notes et les 15 pages de bibliographie critique. Une brique, quoi. Quant à moi, en amateur éclairé, passionné d'écrits intimes et de vies d'écrivains, j'ai pleinement apprécié cette redécouverte d'un monstre sacré. J'ai ri et j'ai souri en voyant le jeune écrivain dilapider promptement un substantiel héritage, aller de déménagement en déménagement (33 domiciles en 25 ans), fuir ses créanciers et se livrer à toutes sortes de combines plus ou moins heureuses dans le seul but de se faire un nom dans les Lettres. J'ai déprimé aussi devant ce personnage que je connaissais surtout par ses œuvres, quelques notices et le brillant essai de Sartre, lequel ne figure pas dans la biblio-



graphie puisque Natta se concentre sur la vie et le parcours de Baudelaire. Pas d'exploration de la psyché du poète, pas d'analyse et d'interprétations de l'œuvre, ou sinon très peu, uniquement ce qui affleure parfois dans la correspondance, par exemple, ou dans certains témoignages laissés par ses contemporains. Car la biographe travaille en biographe, elle nous fait connaître les aléas d'une existence à travers les lettres, les

comptes rendus, les extraits de journaux personnels, toute une panoplie de documents, ceux de l'écrivain aussi bien que ceux de l'immense galerie de personnages qu'elle situe toujours avec le plus de soin possible. On croise des tas de gens du monde des lettres et des arts, les Banville, Delacroix et d'Aureville, Sainte-Beuve et Hugo, Asselineau (ami et premier biographe du poète), l'éditeur et ami Poulet-Malassis, mais également Philoxène Boyer (un fou littéraire) et la comédienne Marie Daubrun, maîtresse du poète en 1854. La famille, bien entendu, des hommes politiques et des avocats gravitent autour de cet univers, en particulier au moment du procès relatif à six des poèmes qui composeront les futures *Fleurs du mal*. Natta a lu dans les marges et en périphérie et elle a beaucoup fouillé sur cette période qu'elle connaît déjà bien, elle, spécialiste de ce siècle. À côté du poète solitaire et mélancolique, de l'incorrigible dépensier, elle nous invite à voir un autre Baudelaire, stratège et politique, qui tente de placer ses pions institutionnels du mieux qu'il le peut.

La biographe reste objective la majeure partie du temps, elle garde ses distances avec l'empathie nécessaire.

La biographie de Natta n'est pas une simple introduction : c'est une somme. Elle recèle une vision fine des enjeux qui débordent la poésie entendue comme activité isolée et détachée de toute contingence. C'est donc également une solide leçon d'histoire et de sociologie littéraires. Pourtant, tout cela coule assez aisément, en dépit de l'inévitable lenteur à laquelle oblige un tel travail.

Je le rappelle : j'ai lu et j'ai apprécié cette biographie en amateur éclairé. Bon point pour le bouquin de Natta : je n'en ressors certes pas spécialiste du XIX^e siècle, mais mieux éclairé qu'un simple amateur et bien outillé pour retourner à l'œuvre de Baudelaire. Je signale que Natta est également l'auteure d'ouvrages sur le dandysme et sur la mode, et la biographe d'Eugène Delacroix.

Patrick Guay

ZONE OCCUPÉE

N° 14, hiver 2017-2018, 65 p. ; 12 \$

Trois concepts sont à l'origine de *Zone Occupée* : l'art, la culture et l'identité culturelle du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

Jean-Rémi Dionne et Patrick Moisan, cofondateurs de ce magazine qui paraît deux fois l'an, ont voulu offrir aux artistes de la région un lieu de discussion, d'échange et de création. En plus de proposer une réflexion sociologique et artistique thématique, *Zone Occupée* offre « une vitrine sur le travail des artistes d'ici ».

Le dernier numéro, qui tourne autour du thème « Réflexion », présente, entre autres, une étude sur *Hamlet* réalisée par le professeur Mustapha



Fahmi de l'UQAC, une entrevue avec Pierre Gnass, célèbre sculpteur présent au symposium d'Alma en 1966, des portfolios d'artistes, des créations littéraires, des critiques d'expositions de Julien Boily (au centre Bang), de Stéphanie Requin Tremblay (au centre d'artistes Le Lobe) et de Luca Fortin (au Centre SAGAMIE), ainsi que des comptes rendus de la pièce de théâtre *Robert Moule* de Martin Bellemare et du roman *Borealium Tremens* de Mathieu Villeneuve.

À qui s'adresse la revue ? À toute personne qui s'intéresse de près ou de loin à l'art et à la culture, et qui désire découvrir des artistes et des penseurs du Saguenay-Lac-Saint-Jean. L'aspect pluridisciplinaire de *Zone Occupée* permet certainement d'en satisfaire plus d'un sur le plan de la curiosité artistique et littéraire en plus d'offrir un vaste panorama culturel régional. Le travail de la graphiste Mathilde Martel-Coutu de la Web Shop ajoute un aspect visuel attrayant à la revue.

Andréanne R. Gagné

Laurance Ouellet Tremblay

HENRI DE SES DÉCORS

La Peuplade, Chicoutimi, 2018, 96 p. ; 19,95 \$

Lauréate en 2010 du Prix littéraire Radio-Canada (poésie) pour « Était une bête » (un recueil éponyme suivra en 2014) et du Prix littéraire du Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean 2014 (poésie) pour *Salut Loup!*, Laurance Ouellet Tremblay publie son premier récit.

Un récit tout poétique où le plaisir des mots entraîne le lecteur. L'histoire plus qu'étrange d'un personnage qui fabrique d'improbables décors de théâtre avec du papier journal a de quoi étonner. Chaque matin, Henri fait sa tournée pour récupérer les journaux invendus de la veille qu'il transporte dans son chariot de fil métallique. Histoire absurde, que la syntaxe du titre annonce déjà. C'est Henri lui-même qui raconte, Henri angoissé, en mode survie. On le sait, tout narrateur au Je peut fabuler, nous berner ; celui-ci nous invite d'ailleurs à nous méfier. Par bribes Henri raconte les moments décisifs de son passé et l'événement qui survient au faite de sa folie : après avoir longuement réfléchi à la façon de s'y prendre pour « se creuser la tête » comme l'y enjoint la grande comédienne Catherine, Henri trouve dans une

cuillère à pamplemousse dentelée l'outil pour se la creuser, à partir de la tempe gauche.

Univers des plus étranges, qui nous amène à nous interroger sur le projet de l'auteur. D'autant plus qu'elle livre, à la fin de son court récit, des indices, révèle les noms des auteurs, poètes, dramaturges, bédéistes, romanciers, chanteurs, historiens de l'art et philosophes chez qui elle a « pillé », dit-elle, un mot, une expression, une phrase, trafiqué un titre de pièce de théâtre. Or ces créateurs forment un large éventail de modes d'expression artistique parfois très éloignés les uns des autres. Néanmoins, leur exploration de l'absurde et du non-sens de même que l'importance qu'ils accordent au verbe, à l'invention verbale et aux images saisissantes ou cruelles créent entre eux un rapprochement. C'est du moins ce que suggère Laurance Ouellet Tremblay en pointant les traces d'intertextualité camouflées dans son récit où l'imagination et la poésie s'allient à l'absurde. Et ce qui nous autorise à y voir une écrivaine qui, à la manière d'Henri qui découpe, figrole, fait « se rencontrer les bandes » pour construire ses décors, s'est employée à réaliser une sorte de mosaïque empruntant à tous ces artistes qui l'inspirent et auxquels elle s'associe. Et comme toute œuvre de l'absurde, *Henri de ses décors* laisse de quoi nous creuser la tête...

Pierrette Boivin



Photo : Nicolas Lévesque

Sophie Gagnon-Bergeron

Sophie Gagnon-Bergeron est photographe et directrice de l'agence de production et de communication Canopée médias. Parmi ses productions récentes : la web-série *Les acteurs du Nord* (TV5, réalisation de Nicolas Lévesque) ainsi que les documentaires photographiques *Lock out* (Zoom photo festival, 2016) et *Graffiti* (pont Sainte-Anne, Chicoutimi, 2017). Elle a publié le livre *Le festin de Mathilde* (La Peuplade) en 2017.



Marie-Andrée Gill, en couverture, photographiée par Sophie Gagnon-Bergeron.

Mustapha Fahmi

LA LEÇON DE ROSALINDE

La Peuplade, Chicoutimi, 2018, 131 p. ; 21,95 \$

Au fil des pages, on a un peu l'impression de lire un Marc Aurèle contemporain.

Pas tant pour le fond que pour la forme : enchaînement de textes plus ou moins longs (parfois une seule phrase, parfois plusieurs paragraphes) exposant des pensées qui semblent à la fois être venues spontanément à l'auteur et être le fruit d'une longue réflexion.

Mais contrairement à Marc Aurèle, le destinataire n'est pas l'auteur : on sent constamment le besoin de communiquer, et on a même souvent l'impression qu'il lui tardait de diffuser son point de vue sur tel ou tel sujet, notamment son éclairante – et originale – position sur la sempiternelle question : « Qu'est-ce qui empêche Hamlet d'agir ? »

Ah, oui, car c'est surtout d'un amoureux de Shakespeare qu'il s'agit. Et pas un amoureux tiède : « Être capable de lire sans tenter de lire Shakespeare, même en traduction, c'est comme visiter un pays sans voir son plus grand monument ».



Ainsi, au fil des différents sujets traités de façon plus ou moins sporadique – mais regroupés par thèmes –, Shakespeare sert de fil d'Ariane dans diverses réflexions sur la condition humaine mais aussi sur l'importance de la littérature et le rôle de l'université. D'où le titre, qui fait référence à ce personnage de *Comme il vous plaira* qui incarne le juste mélange entre l'attitude en amour qui consiste à jouir dans l'immédiat sans chercher l'attachement, et celle qui consiste à idéaliser le partenaire au point d'en être réduit à la stérilité. « L'amour est un jeu, mais un jeu que l'on doit jouer avec sincérité. » Vu la place d'honneur faite à ce personnage sur la page couverture, on peut supposer que l'auteur voit dans cette orientation non seulement une leçon pour l'amour, mais aussi pour la vie.

Cela dit, Shakespeare n'est pas le seul invité au banquet philosophique de Mustapha Fahmi. Ce professeur de littérature à l'Université du Québec à Chicoutimi y convie aussi pour nous, entre autres, Tchekhov, Dostoïevski, Nietzsche et Freud, sans oublier Cervantès, dont le *Don Quichotte* recèle pour lui une autre leçon de vie des plus profondes : si le protagoniste meurt à la fin, c'est parce qu'il est « tout simplement incapable de vivre parmi des personnes qui refusent de le voir comme il se voit ».

Un beau recueil de réflexions, donc, qui nous fait le cadeau du succinct, même si les thèmes abordés et la profondeur, l'humanité et l'érudition de l'auteur montrent clairement qu'il pourrait nous en servir beaucoup plus.

François Lavallée